

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS



cat 8

P918



POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaïions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaïions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaïions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaïions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaïions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de



mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaïions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahañaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahaïaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchaient dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaient et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS



cat 8

P918



POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918

POINTS

POINTS

ANTOINE VOLODINE DES ANGES MINEURS

# ANTOINE **VOLODINE** **DES ANGES** **MINEURS**



cat 8

P918